22H22, WY PRODUCTIONS & APOLLO FILMS
PRÉSENTENT

FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2020
SÉLECTION OFFICIELLE

Catherine **DENEUVE**

Vincent **DEDIENNE**

Alice **BELAÏDI**

Jonathan **COHEN**

TERRIBLE JUNGLE

UN FILM DE

Hugo Benamozig & David Caviglioli

Durée : 1H31

LE 29 JUILLET AU CINÉMA

DISTRIBUTION

Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
Tél. : +41 44 325 35 25
info@praesens.com

PRESSE

Diana Bolzonello Garnier Sàrl
4, rue de Genève
Case Postale 406
1225 Chène-Bourg
Tél. : +41 22 342 05 09
mobile : +41 79 203 80 17
dianabg@vtx.ch

Matériel disponible sur **www.praesens.com**

Synopsis

Eliott (**Vincent Dedienne**), jeune chercheur naïf, part étudier les Otopis, un peuple mystérieux d'Amazonie. C'est aussi l'occasion pour lui de s'éloigner de l'emprise de sa mère, la possessive Chantal de Bellabre (**Catherine Deneuve**). Mais celle-ci, inquiète pour lui, décide de partir à sa recherche en s'aventurant dans l'étrange forêt amazonienne .

TERRIBLE JUNGLE

Entretien

Hugo Benamozig et David Caviglioli

scénaristes et réalisateurs - Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Comment s'est constitué votre duo ?

Hugo Benamozig : On se connaît depuis qu'on a seize ans. David est devenu journaliste. Moi, j'ai fait la FEMIS en section scénario. David a toujours été proche de mes projets. Je lui faisais lire ce que j'écrivais. Il a joué dans mon premier court-métrage (*Stronger*, 2011).

David Caviglioli : J'y jouais nu. Dans une interview, Hugo a dit : *« Je trouvais son corps amusant. »*

***Terrible Jungle* confirme votre goût prononcé pour les situations originales, déjà perceptible dans vos courts-métrages. D'où est venue l'idée de propulser un personnage dans un contexte aussi exotique qu'une jungle ?**

Hugo Benamozig : On a un très bon ami qui est anthropologue, spécialiste du chamanisme péruvien.

David Caviglioli : Il a passé des mois dans la forêt, à avaler des décoctions et à recevoir l'enseignement des sorciers. On aime beaucoup les histoires qu'il nous raconte.

HB : Un soir, il nous a narré l'enquête ethnographique d'un de ses collègues. Un jeune anthropologue, qui voulait étudier une tribu en Bolivie, et qui est tombé sur des Indiens très louches et très éloignés de ce qu'il espérait. Il a vécu un enfer. On s'est dit que ça ferait une bonne comédie.

DC : À vrai dire, son histoire était drôle à raconter comme ça, à des amis, autour d'une table, mais elle n'avait rien de comique. Le type est tombé malade, et ils l'ont plus ou moins laissé crever. Il devait se battre, physiquement, pour tout. On a d'abord essayé de transcrire l'histoire telle qu'on l'avait entendue, mais ça donnait une sorte de survival hyperviolent.

HB : À l'écrit, c'est assez facile de faire ressortir la drôlerie d'une situation noire. C'est plus dur à l'image. Une bagarre ridicule qui dégénère en ultra-violence, c'est amusant quand tu le racontes. Mais quand tu montres un type avec une machette dans le ventre, ça peut juste être glaçant. Il a fallu trouver le moyen de rendre tout ça drôle.

DC : L'autre chose, c'est qu'on voulait faire un film de jungle. On adore ça depuis qu'on est adolescents.

Est-ce un genre en soi ?

David Caviglioli : D'une certaine façon, oui. Comme le film de boxe est un genre. La jungle amène à l'image une sauvagerie qui s'empare des personnages. Souvent, à mesure qu'ils s'enfoncent dans la forêt, ils découvrent les tréfonds de leur âme. On en a fait un motif de comédie.

Le ton de *Terrible Jungle* oscille constamment et l'absurde n'est jamais loin. Vous semblez aussi convoquer lointainement l'esprit d'*Y a-t-il un pilote dans l'avion ?* et d'*OSS 117*.

Hugo Benamozig : Bien sûr. Ce sont des films qu'on adore. Il y a des moments de parodie dans le film, mais on ne pouvait pas faire une parodie pure. On a récemment revu le deuxième *OSS 117*, qui est incroyable, et on était frappé de voir à quel point le film ne prend aucun enjeu au sérieux. Le personnage d'OSS est toujours à côté de la plaque. Et ça marche, parce que tout le monde connaît par cœur le film d'espionnage à la James Bond.

David Caviglioli : Nous, on a eu le sentiment qu'il fallait un minimum de réalisme pour que les spectateurs s'y retrouvent. On s'est constamment demandé jusqu'où l'on pouvait pousser le décalage sans tomber dans l'« absurdisme ». L'absurde, c'est sympa quand ça surgit dans un système un peu crédible. Mais quand tout est absurde tout le temps, ça devient pénible.

Dans *Terrible Jungle*, on n'est jamais loin de l'esprit BD. On pense même à Tintin !

Hugo Benamozig : Absolument ! On se l'est dit plusieurs fois.

David Caviglioli : Un Tintin trash.

HB : Eliott, c'est Tintin. Toujours vaillant, plein de bonnes intentions. Vincent Dedienne amène cet enthousiasme naïf, ce côté très premier degré du personnage qu'on a cherché avec lui.

DC : D'ailleurs, comme Tintin, *Terrible Jungle* est un univers sans sexe. Hormis un léger homo-érotisme lié aux gendarmes…

HB : … qui n'est pas sans rappeler Tintin !

Entretien

Hugo Benamozig et David Caviglioli

La tonalité enfantine est induite d'emblée par votre titre, qui évoque la chanson *Le lion est mort ce soir*. Quand arrive Albertine à l'écran, jouée par Alice Belaïdi, elle évoque physiquement Mowgli ou l'enfant sauvage de Truffaut, soit deux références enfantines emblématiques…
Hugo Benamozig : En plus bimbo, quand même.
David Caviglioli : Quant au titre, bien entendu, c'est une référence directe à la chanson. Il a une fausse dureté, une violence inoffensive, un peu carton-pâte, comme dans un conte.

Sous ses airs de comédie cocasse, *Terrible Jungle* a des reflets lointains de fable avec sa morale existentielle teintée de noirceur. *« On peut sortir l'homme de la jungle, mais on ne peut pas sortir la jungle de l'homme »*, dit Eliott, par exemple, dont le personnage part en vrille.
David Caviglioli : Pour le coup, c'est une parodie des voix off philosophiques qu'on trouve souvent dans les films de jungle, au moment où le héros pète un plomb. Dans *Apocalypse Now,* par exemple, Martin Sheen pourrait dire un truc comme ça – en peut-être un peu moins con.

Pourquoi avoir choisi un héros anthropologue ?
Hugo Benamozig : Déjà parce qu'on aime bien ça. Et puis, c'est une idée assez comique quand on y réfléchit : un intello débarqué de nulle part arrive chez vous et vous dit : *« Je veux vous étudier. »*

Il y a aussi l'idée que cette expédition dans la jungle s'avère moins dépaysante que votre héros ne l'espère.
David Caviglioli : Il y va pour trouver le paradis, et il trouve Paris, les jaguars et les moustiques en plus. Il y a une épicerie, un bar, du bruit, de la junk food, des gens qui ne pensent qu'au fric…
Hugo Benamozig : Notre ami anthropologue nous a beaucoup parlé du fait que les expéditions lointaines engendrent parfois du désenchantement. Aujourd'hui, le vrai exotisme, c'est plus les plumes sur la tête !
DC : Ça se joue notamment sur les décors. Quand Eliott arrive en Guyane, le premier endroit qu'on découvre avec lui est un bar. On voulait un décor crade, avec des chaises en plastique et des éclairages néon blafards, comme on en trouve réellement. C'est ça, l'exotisme. Les jolies huttes pittoresques en palme et bambou, aujourd'hui, on ne les trouve plus que dans les *beach resorts* de luxe.
HB : Du coup Eliott se retrouve à faire l'indigène. C'est lui qui porte le pagne, lui qui essaye d'apprendre aux Indiens l'art ancestral des peintures faciales, dont il a eu connaissance par les livres. Il essaye de vivre son *Danse avec les loups*. Le rêve du Blanc enrichi par la sagesse traditionnelle de la tribu.

À quel moment vous êtes-vous lancé le pari de proposer ce projet à Catherine Deneuve ?
David Caviglioli : À l'écriture, c'est elle qu'on imaginait. Une femme impressionnante, cassante, au débit de parole rapide. Mais de là à imaginer lui proposer le rôle…
Hugo Benamozig : Quand Léonard, notre producteur, nous a dit qu'elle souhaitait nous rencontrer, on était à la fois heureux et terrifiés.
DC : Pendant cette première rencontre, une des premières questions qu'elle a posée était : *« Comment comptez-vous amener un camion groupman dans la forêt ? »*
HB : On n'avait aucune réponse à ses questions. On improvisait.
DC : Outre sa gentillesse, ce qui m'a frappé c'est sa connaissance pratique du cinéma, dans sa dimension la plus concrète. Effectivement, on a eu des galères de camion groupman.

Comment avez-vous travaillé avec elle sur le tournage ?
Hugo Benamozig : C'était très simple. On discutait des scènes, elle nous faisait part de ses idées ou de ses réserves, qui étaient souvent très justes. Mais à l'arrivée, elle nous laissait le dernier mot. C'était la première fois, je crois, qu'elle travaillait avec un duo de metteurs en scène. Ça l'a un peu déstabilisée au début, d'autant qu'on se contredisait quelquefois avec David. Mais en quelques jours l'affaire était rodée. J'ajoute qu'on se faisait une montagne de l'avoir sur le plateau, mais on a découvert quelqu'un de très drôle. Elle s'est très bien entendue avec Jonathan Cohen. Ils passaient leur temps à se faire des blagues.
David Caviglioli : C'est extrêmement courageux de sa part d'avoir fait le film avec nous, quand on y pense. Partir un mois à l'autre bout du monde pour un premier film, avec une équipe très jeune, où elle ne connaissait personne… Beaucoup de gens, acteurs ou techniciens, refusent des films pour ce genre de raisons.

Diriger Catherine Deneuve au cinéma, n'est-ce pas aussi filmer la filmographie colossale qu'elle charrie malgré elle ? On pense notamment au *Sauvage* de Jean-Paul Rappeneau…
Hugo Benamozig : On avait surtout son phrasé en tête, sa présence. *Le Sauvage*, on l'avait revu avant de tourner, mais les personnages sont très éloignés.
David Caviglioli : On a surtout utilisé l'aura incroyable qu'elle dégage. Elle incarne quelqu'un d'important, une aventurière, une star de l'anthropologie. Sa présence à l'image suffit à poser cette dimension-là du personnage. Ç'aurait été plus compliqué pour nous de la voir dans un rôle plus ordinaire, contrairement peut-être à d'autres réalisateurs qui la connaissent plus intimement.

Vos acteurs ne jouent pas tous sur le même registre. Vincent Dedienne, par exemple, se tient au premier degré.
David Caviglioli : Encore une fois, l'équilibre du film repose sur la sincérité de son personnage. Ce sont les autres autour de lui qui sont tarés. C'est comme dans Tintin : Tintin fait avancer l'histoire, lui donne une assise qui permet au capitaine Haddock et à Tournesol de faire n'importe quoi.
Hugo Benamozig : Vincent est un excellent comédien. Il nous a fait beaucoup de propositions. Certaines étaient plus burlesques, mais on tenait à ce qu'il ait cette naïveté à toute épreuve.

Entretien

Hugo Benamozig et David Caviglioli

DC : On a découvert aussi pendant le tournage qu'il était un acteur très technique physiquement. Il a une maîtrise très précise de son corps, comme un danseur. Il se gamelle super bien, par exemple. C'est peut-être un des seuls comédiens français d'aujourd'hui qui pourrait faire du Buster Keaton.

Jonathan Cohen promène avec lui une force comique prête à jaillir à tout instant. Il place d'emblée le spectateur en état d'alerte…

David Caviglioli : Jonathan est l'homme le plus drôle que j'aie jamais rencontré. Il est drôle avant la prise, pendant la prise, après la prise. Il est drôle au petit-déjeuner. À la longue, tu en as même marre de rire !

Hugo Benamozig : Quand on a vu Jonathan sortir de la salle de costumes, il était exactement le Raspaillès qu'on avait imaginé. Il a tout de suite trouvé la manière de se tenir, de prendre son cigare sans aimer le fumer. D'avoir l'air viril et à la masse en même temps.

DC : Au scénario, son personnage était le plus ouvertement comique. Dans les premières versions, c'était censé être un petit rôle, mais on l'aimait tellement qu'on le faisait revenir tout le temps. On avait très peur de le confier à un acteur. Jonathan a complètement compris le bonhomme. Sa candeur, sa bêtise. Même quand il improvisait, il restait dans les limites du personnage. Je crois qu'ils ont fusionné.

Pour Alice Belaïdi, c'est un rôle de composition…

Hugo Benamozig : Alors là, complètement ! Le rôle était difficile. Elle devait incarner un personnage très fermé.

David Caviglioli : Les Amazoniens ne sont pas du tout expansifs. Tout le monde a ce cliché en tête de l'Indien impassible. La vraie vertu, chez eux, c'est de ne rien laisser paraître. Ce qui, pour un personnage de cinéma, n'est pas idéal. En plus, c'est un personnage avec un fond très sombre. Il y a cette scène où elle est bourrée et où elle se laisse aller à révéler ses fantasmes de domination quasi fascistes.

HB : On a dû imaginer ensemble ce que pouvait être cette Amazonienne fascinée par les telenovelas. Et elle nous a proposé des trucs géniaux. Par exemple, un regard qui lui donne des airs d'enfant de douze ans qui essaye de percer à jour une situation. Elle arrive à être effrayante et touchante à la fois.

DC : Alice et Vincent ont eu un tournage très éprouvant, physiquement. Il fallait marcher longtemps jusqu'aux décors, parfois en file indienne sur des sentiers boueux et étroits, changer de costume dans un torrent. On avait peu de confort à leur offrir. Mais ils ont été stoïques et épatants.

Pourquoi ce prénom proustien, Albertine ?

David Caviglioli : Par amour de Proust. Même si le film n'a pas grand-chose de proustien, avouons-le.

Hugo Benamozig : On s'est raconté que les Otopis ont tous été rebaptisés par le personnage de Conrad, l'ancien militaire qui les maintient sous son joug. Et comme il se pique d'être un lettré à l'ancienne, le prénom s'est vite imposé.

DC : Le prénom va bien au personnage, parce qu'Albertine, c'est la femme insaisissable, indéchiffrable, qui a toujours mieux à faire ailleurs.

Et les gendarmes du film ?

David Caviglioli : On voulait surtout qu'ils soient beaux.

Hugo Benamozig : On avait vu une photo de gendarmes guyanais, datant de 1998. Ils portaient des shorts moulants. On ne voyait que leurs jambes galbées.

DC : L'idée, c'était de créer une troupe de mecs adorables qui entourent Raspaillès, et qui adorent leur chef. Ils savent qu'il est nul, mais ils l'aiment quand même.

HB : On pensait aux légionnaires dans *Astérix*.

DC : C'était amusant, parce que même hors du tournage, ils traînaient ensemble. Le soir, Jonathan partait en virée avec ses six gendarmes. Ils se surnommaient « la Brigade ».

HB : On tient aussi à saluer les performances de Guillaume Duhesme et Luca Besse, les deux adjoints de Raspaillès, qui sont incroyables dans le film.

Il y a aussi d'autres personnages secondaires en relief. Comme le truand allemand, qui se situe physiquement entre Fidel Castro et Werner Herzog !

Hugo Benamozig : D'ailleurs, il s'appelle Werner, comme Herzog. C'est un petit clin d'œil.

David Caviglioli : On est, Hugo et moi, d'immenses admirateurs d'Herzog. On adore l'humour de ses documentaires. Il y a deux ou trois plans dans le film qui sont inspirés de sa manière de mettre en scène.

HB : Ce qui nous a amusés avec Werner Humboldt, c'est de faire croire qu'il va être un personnage important, comme dans les films d'aventure classiques : on passe du temps sur sa backstory, on l'installe avec une grosse scène, et puis paf !, on le bute sans ménagement dès la séquence suivante.

Comment s'est déroulé le tournage ?

David Caviglioli : À la fois très mal et très bien.

Hugo Benamozig : La jungle réunionnaise est plus accueillante que la jungle guyanaise, mais ça a quand même été assez épique.

DC : Il y avait très peu de temps de soleil par jour, et on a quasiment tout tourné en extérieur, avec un climat changeant et imprévisible.

HB : Les applis de météo ne servent à rien là-bas.

DC : Donc, en gros, il pleut toutes les heures et le sol devient vite boueux. Ça n'a l'air de rien, la boue, mais très vite, le moindre pas coûte de l'énergie. Tu poses le pied, il remonte sans la chaussure. Les câbles s'enfouissent sous un mètre de boue. Tout le monde se casse la gueule.

HB : Mentionnons aussi les caméras qui pètent, le matériel qui tombe en panne à cause de l'humidité, les voitures dans le fossé, une éruption volcanique qui a bien foutu le bordel…

Entretien

Hugo Benamozig et David Caviglioli

DC : … notre hôtel qui prend feu…
HB : Mais tout ça, bizarrement, dans la bonne humeur. L'urgence permanente donnait à toute l'équipe une forme d'insouciance. Il faut rendre hommage à la régie, aux machinos, aux porteurs, à la déco, qui ont eu des semaines très difficiles, à remballer dans les torrents de boue.
DC : C'est un premier film, avec une économie de premier film. Or, on ne pouvait rien utiliser d'existant. Tout l'univers, l'équipe a dû le faire sortir de terre : le village de la tribu a été intégralement construit. L'épicerie, le laboratoire de Deneuve, le bar de jungle, le QG du méchant. Tout est construit, dans des lieux difficiles d'accès, au fond d'une forêt ou sur un flanc de volcan. Même pour les cheveux des figurants dans la tribu, on ne pouvait pas utiliser les vrais ! Toute l'équipe s'est donnée à fond. On les adore. On les remercie.

Comment fonctionnait votre duo sur le plateau ?

David Caviglioli : Ça dépendait des jours. Ça se faisait assez naturellement.
Hugo Benamozig : La meilleure idée l'emportait. Un des bons côtés de la coréalisation, c'est qu'on peut enrichir le film avec les idées de l'autre.
DC : Et puis parfois, dans l'urgence, ton attention est fixée sur un détail, et l'autre vient te voir en te disant : « *Là-bas aussi y a un truc qui coince.* » Ça permet d'être au four et au moulin. Il est aussi arrivé qu'on se contredise sur le plateau. Vincent demandait « *Je sors par où ?* », il y en avait un qui criait : « *À gauche* » et l'autre : « *À droite* ». Ça faisait rire tout le monde.
HB : C'est plus en montage que ça peut devenir intense.
DC: Après, on se connaît depuis longtemps, donc on n'a pas eu de mauvaise surprise. Et ni Hugo ni moi n'avons un caractère de tyran. On est des calmes.

Pourquoi avoir opté pour l'usage d'une voix off et comment avez-vous travaillé à son dosage ?

Hugo Benamozig : Tout simplement parce qu'on aime beaucoup ça. Herzog, par exemple, commente toujours ses documentaires en voix off, avec son gros accent allemand, et c'est toujours profond et drôle à la fois. C'est une référence qu'on a donnée à Vincent Dedienne.
David Caviglioli : On voulait aussi se moquer gentiment du discours anthropologique. L'idée, c'était de jouer sur le décalage entre la voix et l'image. Eliott ment un peu dans sa voix off. Il enjolive la réalité. Il s'illusionne sur ce qu'il étudie. À d'autres moments, la voix devient plus délirante, ça permet de montrer qu'il part en vrille.

Comment avez-vous réfléchi au rythme du film ?

David Caviglioli : On savait dès le départ qu'on voulait quelque chose d'assez enlevé. On voulait éviter les deux écueils de la comédie hystérique où tout le monde crie tout le temps, et de la comédie d'auteur trop placide, avec un silence après chaque réplique.

Quelles étaient vos intentions quant à la lumière et aux couleurs du film ?

David Caviglioli : La jungle et le cadre tropical imposent un certain régime de couleurs. Il faut que ça pète un peu. Trouver des beaux verts, des percées de lumière dans la végétation, des points de couleurs vives. Hugo et notre chef opérateur, Yann Maritaud, étaient très vigilants aussi à la manière de filmer la forêt, pour qu'elle ne paraisse pas plate. Il fallait trouver des profondeurs, des trouées, qu'on ressente des différences de plans.
Hugo Benamozig : On tournait en extérieur, sans avoir les moyens « d'éclairer toute la pampa », comme disait Yann Maritaud. D'autant que la lumière changeait beaucoup, et qu'on n'avait pas tous les jours un soleil magnifique.
DC : Une chose importante à l'image, aussi, c'est qu'on tenait à ce que tout soit très patiné, pour rendre l'univers un peu bordélique et déglingué. Ça passe par le décor, la fumée, des cadres pas trop composés, une texture pas trop lisse.

La bande-son du film est foisonnante !

Hugo Benamozig : Le son, c'est 50 % de notre décor ! Dans le film, la jungle existe vraiment grâce au son.
David Caviglioli : On s'est amusés à jouer au montage son et au mix avec tout un bestiaire sonore, un univers qu'il fallait composer entièrement.
HB : Pour la musique, on a travaillé avec le compositeur Ulysse Klotz, qui est d'ordinaire plus à l'aise dans l'électro.
DC : On est arrivés en lui demandant de bosser sur des mélodies tropicales avec des instruments que l'on trouve en Amazonie. Des flûtes, des percussions.
HB : C'était pas vraiment sa zone de confort.
DC : Non, c'est clair. Mais peu à peu, en cherchant des références, on s'est passionnés pour l'exotica, une branche tropicalisante de l'easy listening, qui date des années 1950. On y retrouve un exotisme glamour un peu carton-pâte avec des tambours, des triangles, des voix. C'est très beau, et assez drôle.
HB : On a aussi utilisé quelques morceaux brésiliens qu'on aime beaucoup, puisque la géographie du film le permettait.

Entretien

Vincent Dedienne

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Vous souvenez-vous de votre réaction à la première lecture du scénario de *Terrible Jungle* ?
De tous les scénarios de comédie que j'ai pu recevoir, c'est le meilleur que j'aie lu ! Je me souviens de m'être dit : « *Enfin un scénario bien écrit, singulier et vraiment drôle* ». Et comme j'étais persuadé que j'allais devoir passer des essais pour ce rôle et que j'allais les rater, j'étais dégoûté !

Comment qualifieriez-vous la tonalité de l'écriture de Hugo Benamozig et David Caviglioli ?
Elle contient une esthétique. C'est une écriture littéraire, comme Bertrand Blier peut en avoir une, ou Michel Audiard autrefois. On y détecte le goût des mots, des situations, des dialogues, mais aussi le goût des acteurs et du rythme. C'est une écriture assez musicale. C'est tout ce que j'aime.

Votre personnage « Eliott » a un côté tintinesque, que vous incarnez au premier degré. On est loin de l'ironie que vous pratiquez dans vos *Seuls en scène*, à la radio ou à la télévision
C'était la règle du jeu. Il arrive pas mal de tuiles à Eliott et il fallait qu'on puisse y croire. Quand Tintin va au Tibet ou chez les Picaros, il n'est pas au courant que quelqu'un en fait une BD. Il le vit vraiment ! Eliott veut se vivre comme un aventurier, il est donc très premier degré. Sinon, il resterait chez lui à écrire des romans.

Qu'est-ce que cela induit physiquement de jouer au premier degré ?
Cela demande une implication totale. Ma tendance étant à la distance et au second degré, il m'a fallu abandonner cela et me reconnecter à un état d'enfance. Pour jouer Eliott, j'ai dû me jeter littéralement dans ce personnage, ce qui induisait de savoir tomber, par exemple. Or tomber, j'adore ça depuis que je suis gosse ! La première fois que j'ai constaté que je pouvais faire rire les gens, c'était en tombant. J'ai donc souvent fait exprès de tomber quand j'étais enfant, en faisant croire que c'était malgré moi, et je suis ainsi passé longtemps pour un Pierre Richard. Les chutes me font hurler de rire. On dit communément que lorsqu'on se fait mal, ce n'est pas drôle, mais moi, je pense le contraire : plus on se fait mal, plus c'est drôle ! La chute, c'est de l'orgueil contrarié, car celui qui tombe, à la base, cherche à tenir debout. Plus les gens sont puissants, plus leur chute déclenche le rire. Un enfant qui tombe n'a rien d'amusant, mais si Emmanuel Macron se vautre, ça peut faire ma semaine !

Par ailleurs, vous marchez sur un fil qui se tend au fur et à mesure que le film progresse, un fil tendu entre potacherie, absurde et noirceur
Oui, *Terrible Jungle* raconte la trajectoire d'un type qui pense monter, accéder enfin à l'âge adulte, à l'accomplissement, au savoir, à la connaissance, mais qui ne perçoit pas qu'il dégringole tout le temps. Il fallait donc qu'il ait un côté enfantin pour qu'on puisse accepter sa candeur et son absence totale de conscience du danger. Tout cela est plus cruel encore si l'on a affaire à un enfant.

Au fond, *Terrible Jungle* est une comédie sur le désenchantement !
Tout à fait ! On part d'un personnage qui a le goût de l'altérité et de la curiosité, et tout cet humanisme ne fonctionne pas tout à fait…

Comment vous êtes-vous préparé physiquement à ce tournage en pleine jungle ?
En ne me préparant pas ! Personne ne se doutait que nous tournerions dans des conditions pareilles. Lorsqu'on vous dit que vous allez tourner à la Réunion, on se dessine une carte postale mentale, et comme nous étions sur le versant est de l'île, nous avons dû faire face à un record mondial de pluviométrie ! Ce fut donc assez sportif… et réjouissant !

Quelle influence le décor a-t-il eu sur votre jeu ?
Ça simplifie tout ! J'avais peur, en partant à la Réunion, que ce soit trop facile et qu'il faille jouer l'humidité, la chaleur, la torpeur, l'hostilité de la nature. Or, nous avons tourné dans des coins de la Réunion assez hostiles, ce qui a facilité le jeu. J'ai trouvé les décors du film très bien choisis et très bien filmés par Yann Maritaud, le chef opérateur. De ce point

Entretien
Vincent Dedienne

de vue, il suffisait de se laisser faire. D'autres auraient pu trouver ça dur, mais moi, j'ai adoré que ce soit difficile, j'ai adoré crapahuter dans la jungle et avoir peur des insectes.

Il semblerait que vous inspiriez les metteurs en scène pour jouer des fils de femmes emblématiques au cinéma. Après Nicole Garcia dans *La Fête des mères*, vous voici envisagé en fils de Catherine Deneuve ! La prochaine étape sera…
Meryl Streep ! Je vais mettre ça en place… Plus sérieusement, il me faut préciser que ma cinéphilie s'est construite au départ avec le cinéma d'Alain Resnais, et avec les actrices. J'ai aussi travaillé avec Nathalie Baye dans un court-métrage, *Médée*, j'ai donc la chance de jouer avec mes idoles, c'est vrai. Mais quand on m'a dit que j'allais jouer avec Catherine Deneuve, je n'y ai pas cru une seconde. Je n'y ai pas cru avant, pendant, ni après, donc je n'ai pas l'impression que c'est arrivé. Mais comme elle a l'air d'être la dernière au courant qu'elle est Catherine Deneuve, tout se passe simplement avec elle. En outre, elle est d'une intelligence supérieure, je pense même qu'elle est un peu surdouée. Et elle n'est pas encombrée par sa mythologie. Comme elle veut travailler vite et bien, elle sait faire en sorte que vous ne soyez pas intimidé face à elle. Vous vous retrouvez donc face à une femme très sympa, qui parle d'autre chose que de cinéma. Et tout se passe avec légèreté et fluidité.

Catherine Deneuve a un débit de parole très rapide. Vous êtes véloce vous aussi. Comment avez-vous accordé vos rythmes respectifs ?
C'est drôle car au cinéma on me dit que je parle trop vite et l'on me fait souvent ralentir. Là, ce ne fut pas le cas, précisément parce qu'il fallait que ça aille vite et que Catherine Deneuve va vite, elle-même. Comme je joue son fils, il y avait sans doute quelque chose de génétique qui reliait, de ce point de vue aussi, ces deux personnages. Nous nous sommes accordés naturellement.

Et avec les autres comédiens ?
Au scénario, il était déjà apparent que chaque personnage promenait avec lui un univers bien à lui. Sur le plateau, Hugo et David veillaient à ce que nous ne nous contaminions pas les uns les autres. Je faisais attention, par exemple, à ne pas trop être dans la déconne.

Comment Hugo et David vous ont-ils dirigé ?
Ce qui était formidable, c'est que nous étions un peu à égalité, puisque c'était une première expérience pour tous les trois. Nous nous sommes rassurés ensemble. Nous avons fait des lectures, des répétitions, afin de me dépouiller de mon second degré. Une fois que nous avons trouvé la note juste, il fallait m'y tenir. C'est allé assez vite après cette petite chasse au trésor réalisée au préalable.

Comment avez-vous travaillé la voix off du film ?
Nous l'avons travaillée en plusieurs fois. D'abord, en enregistrant une voix off témoin avant le tournage, puis une autre pendant et une troisième après, afin que Hugo et David aient le choix de plusieurs esthétiques au montage. Je me suis laissé diriger, car c'est un exercice difficile. C'est un peu déconnecté de l'interprétation et de ce qu'on vit sur le plateau. Je savais qu'ils avaient un goût prononcé pour les documentaires de Werner Herzog, qui était une source d'inspiration pour trouver le ton de la voix off.

Comment êtes-vous ressorti de cette première expérience d'envergure au cinéma ?
Avec l'envie de renouveler l'expérience au plus vite ! Je sens bien que c'est un début au cinéma pour moi. J'ai envie de continuer à explorer ce terrain. Ce film m'a fait dire que j'adore jouer pour le cinéma. Je n'en étais pas certain au début, je me demandais si je n'étais pas juste cinéphile. L'exil qu'a représenté ce tournage et la puissance du travail d'équipe que cela induit m'ont beaucoup réjoui. Le cinéma est un terrain de jeu, un territoire, qui m'excite beaucoup. Ce film m'a permis de m'en rendre compte. Et je comprends enfin ce que Catherine Deneuve a toujours dit, un peu à contre-courant des propos d'autres acteurs : que jouer au cinéma et au théâtre sont deux métiers différents. En effet, ça ne requiert pas les mêmes outils, ça ne fait pas appel aux mêmes réflexes, c'est une tout autre exploration de soi-même, c'est une manière totalement différente d'appréhender l'autre, mais ça se complète bien, et pour ma part, j'adore les deux. J'ai aussi réalisé que pendant deux mois, j'avais fait un trajet vers le personnage d'Eliott. C'est moi qui suis devenu lui. Au théâtre, le mouvement est presque inverse, car les personnages ont souvent déjà été joués par beaucoup d'autres acteurs. Je suis tenté de dire qu'Arlequin est devenu Vincent Dedienne le temps des représentations. En outre, le jeu au cinéma est beaucoup plus sportif. Le temps de la prise est court et exige qu'on se mobilise rapidement, tandis que le théâtre s'apparente plus à une course de fond, avec le temps des répétitions, puis des représentations, qui est long. Le cinéma est plus proche de la performance. C'est très stimulant. Le cinéma est un vertige.

Entretien

Alice Belaïdi

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Qu'est-ce qui vous a séduite à la lecture du scénario ?
David et Hugo m'ont contactée il y a des années de cela. J'avais vu leurs courts-métrages, qui m'avaient beaucoup plu. Et la première fois que j'ai lu le scénario de *Terrible Jungle*, c'était donc il y a longtemps et je me souviens avoir enchaîné les éclats de rire à la lecture. J'ai de la chance de recevoir pas mal de projets de comédies, et j'avoue que c'est assez rare de rire autant à la première lecture d'un scénario. J'ai aimé son côté comédie française ultra-assumée et je me suis dit : *« Ce sont deux fous qui vont faire un film de fou ; j'ai envie de participer à cette histoire »*. J'aimais aussi l'idée que ce film ait du fond, traite de la colonisation et des préjugés, mais au millième degré.

Albertine est un rôle de composition comme vous en avez rarement joué…
Il va sans dire que je n'ai pas mis grand-chose de moi dans ce personnage ! C'est rare et c'est ce qui est génial à jouer. Il me fallait me demander sans cesse ce qui était l'idée la plus folle à trouver, ce qui était le plus éloigné de moi, ce qui ne se faisait pas, pour trouver d'autres codes sociaux que les nôtres. C'était amusant de se transformer en un petit monstre tous les matins. C'est la première fois que ça m'arrivait à ce point.

Car ce rôle implique une vraie transformation physique…
Quand on vous pose une perruque, une dent en or, c'est sûr que tout cela aide à se mettre dans la peau du personnage ! J'avais plein d'idées préconçues sur Albertine, mais une fois arrivée à la Réunion, une semaine avant le début du tournage, nous avons fini de créer le personnage et il nous est apparu assez facilement.

Dans ce film, vous faites physiquement penser à Mowgli et à *L'Enfant sauvage* de Truffaut !
Au départ, Hugo et David avaient plutôt en tête des références de femmes issues du cinéma de Tarantino, du fait aussi qu'Albertine traîne un gros fusil avec elle. Mais au final, on a opté pour un look plus enfantin, d'où vos références. Moi, elle m'a fait penser à *Un Indien dans la ville*, car quand j'envoyais des photos de moi sur le plateau à mes proches, je recevais des photomontages très drôles de ma tête collée sur le corps du gamin dans ce film.

Comment avez-vous travaillé sa démarche particulière ?
Ça peut paraître idiot, mais je me suis cassé le pied pendant le tournage. On a donc fait comme on a pu et dans la contrainte, je me suis servie de mon pied cassé, qui a créé cette démarche de canard très bizarre !

Ce prénom proustien, Albertine, contraste totalement avec le look et l'attitude de ce personnage !
Ça m'amusait. Je me disais qu'elle n'en avait aucunement conscience. Car je veille toujours à me mettre au niveau de mon personnage et à jouer comme si je n'en savais pas plus que lui. Certes, quand je joue un médecin dans la série *Hippocrate*, c'est difficile de me mettre au niveau de mon personnage, car je n'ai pas forcément les compétences pour ! Mais pour ce qui est d'Albertine, c'était un peu plus simple. (rires)

Que vous êtes-vous raconté sur elle ?
Je me suis posé certaines questions existentielles, comme : *« qu'est-ce que cela fait de fumer de la punca ? »*, *« qu'est-ce que cela fait d'être cheffe d'une tribu sans l'être vraiment ? »*, *« qu'est-ce que cela fait d'être exploitée sans s'en rendre compte ? »*, *« qu'est ce que c'est qu'être prête à tout pour sauver sa tribu, qui n'en est pas une ? »* ! Albertine est gentille, elle a un bon fond, mais elle est paumée et un peu *fucked up* par sa vie. Elle a aussi plusieurs visages. On ne sait pas trop sur quel pied danser avec elle. Elle a un côté bipolaire. Et puis elle entretient une relation malsaine avec son mentor. On imagine qu'il a été son amant. L'arrivée du personnage d'Eliott dans sa vie va lui faire prendre conscience qu'elle n'est peut-être pas à la bonne place.

Albertine est un personnage relativement mutique. On est loin de la jeune femme gouailleuse que vous êtes dans la vie !
Dans les premières versions du scénario, elle parlait beaucoup la langue de sa tribu, mais on

Entretien
Alice Belaïdi

a décidé de la faire moins parler, car sa présence suffisait. Le comique de ce film passe aussi par le visuel et le fait que je sois transformée physiquement la rapproche du cartoon. La voix off prend aussi une partie du récit à sa charge et déleste mon rôle d'un langage inutile. Cela m'a permis de retrouver un jeu que je n'avais pas expérimenté depuis le théâtre. Albertine est un personnage burlesque et il fallait y aller à fond.

Était-ce jubilatoire pour vous ?
Étrangement, ce n'est pas toujours dans la comédie qu'on prend le plus de plaisir. Dans *Terrible Jungle*, j'avais la pression de tenir un personnage tellement loin de moi que c'était compliqué à jouer. Incarner Albertine m'a demandé une extrême concentration. Le plaisir était là, mais ailleurs : dans la transformation, dans l'immersion dans ce décor…

Ce décor de jungle vous a-t-il aidée ?
Nous avons tourné dans un endroit appelé Takamaka, qui est l'un des endroits les plus pluvieux au monde. Les conditions de tournage étaient donc difficiles : nous avions froid, nous étions mouillés, dans la boue, etc. Ça nous a vite plongés dans l'ambiance du film ; inutile d'en faire beaucoup ! En pareilles circonstances, on subit l'endroit, comme les chercheurs d'or qui galèrent. Dans certains décors, avec des cocotiers au-dessus de la tête, c'était plus joyeux. C'était donc contrasté, et il faut rendre hommage à la cheffe décoratrice, Anne-Sophie Delseries, qui est exceptionnelle.

Avez-vous modifié votre voix pour jouer Albertine ?
Un peu. C'est vrai que je suis gouailleuse et il me fallait gommer ça. On lui a laissé un accent un peu chelou, non identifiable, qui laissait planer le doute quant à son histoire. Comment a-t-elle appris le français ? A-t-elle grandi dans cette tribu ? On a mis une sorte de mystère dans cet accent. Le danger aurait été de singer un accent pittoresque qui existe déjà ; il fallait absolument s'éloigner de toute référence réaliste. Cela aurait été indélicat à l'égard de réelles tribus. Il fallait donc inventer et aller le plus possible vers la fiction.

Lorsque vous arrivez à l'écran, vous êtes la première représentante d'un supposé exotisme dans cette histoire. Le bon sauvage attendu par Eliott, c'est vous !
C'est ce qu'il fallait déjouer. Il fallait que le personnage d'Eliott se fasse prendre à son propre piège. Le « sauvage » n'est pas celui qu'on croit. Ceux qu'Eliott rencontre mangent des chips toute la journée. Il s'agissait aussi de déjouer les codes du racisme ordinaire. Mais ce qui était compliqué à jouer, c'est qu'Albertine n'a pas conscience de ça. Elle-même découvre ce qu'est le retour aux sources grâce à Eliott.

Comment vous êtes-vous accordée avec votre principal partenaire de jeu, Vincent Dedienne ?
Très simplement. Nous nous sommes soutenus l'un l'autre. Il fallait que nous trouvions ensemble le déclic qui allait relier nos deux personnages si différents à la base. Nous nous sommes réjouis ensemble de participer à cette aventure de dingues.

Que retenez-vous de votre rencontre avec Catherine Deneuve ?
J'étais impressionnée de tourner avec elle. Je mesurais ma chance de jeune actrice d'être aux côtés de cette comédienne emblématique. J'ai dû faire un effort pour ne pas trop y penser et il m'a fallu quelques prises avant d'y parvenir. Je me répétais qu'elle jouait la mère de mon mec et que je la détestais, mais c'était difficile !

Autour de vous, il y a aussi une troupe de figurants locaux, qui incarnent les membres de votre tribu…
Quel casting incroyable ! C'était joyeux, car nous formions une sorte de troupe dont les membres étaient contents de se retrouver chaque matin. Chacun a apporté des idées qui font qu'au final, cette tribu a pris vie.

Comment Hugo et David vous ont-ils dirigée ?
Ces deux-là se connaissent tellement par cœur que c'était assez facile. C'était la première fois que je tournais avec deux réalisateurs et j'ai trouvé ça pas mal, car on apprend à faire des compromis, ce qui est tout un art ! Techniquement, c'était intéressant pour moi, car ça décuplait le champ du jeu. Et puis, Hugo et David sont très drôles. J'étais épatée par leur façon de relativiser. Ce n'était pourtant pas simple de tourner un premier film dans de pareilles conditions, avec une météo peu clémente, avec autant de personnages, de figurants et un gros casting. Ils ont su être sérieux et légers à la fois. Avec mon pied cassé et mon fort besoin de concentration pour jouer Albertine, j'ai trouvé leur légèreté très agréable.

FRANCE

Entretien

Jonathan Cohen

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Quand Hugo Benamozig et David Caviglioli vous proposent un rôle de gendarme en chef paumé dans la jungle, avec Catherine Deneuve pour partenaire, vous vous dites…

… que c'est la meilleure idée qui soit ! Le scénario de *Terrible Jungle* est l'un des rares qui m'ait fait rire à ce point à la lecture. Le caractère BD et complètement hors du temps de ce récit était incroyablement drôle et maîtrisé. Et moi qui rêve de jouer un rôle de flic avec tout l'attirail et l'imagerie afférents – *gun* sur le côté, veste en cuir, planque dans la voiture… -, ça m'a amusé de me voir proposer un rôle de gendarme complètement stupide. Cette idée me régalait.

À l'image, on sent de la jubilation dans vos yeux…

Parce que je me suis éclaté à jouer ce rôle ! Nous étions sur la même longueur d'onde avec Hugo et David, qui m'ont laissé libre et ont posé sur moi un regard très bienveillant. Toutes mes scènes étaient jubilatoires à tourner.

Comment avez-vous perçu la tonalité de leur écriture ?

Elle est très décalée, mais le résultat final l'est moins que le scénario d'origine. Le décalage demeure, bien sûr, mais nous avons rendu les scènes un peu plus concrètes au tournage, ce qui était nécessaire pour qu'elles soient crédibles.

Comment avez-vous trouvé votre note à vous ? L'improvisation était-elle de mise sur le plateau ?

Entre le ton du travail de préparation et celui du jeu sur le plateau, il y a eu une évolution. Il fallait trouver l'hypersincérité du personnage, son côté premier degré. Les dialogues concoctés par David et Hugo étaient savoureux, ce qui n'a pas empêché un travail d'improvisation sur le plateau. Je les remercie d'avoir gardé ces moments au montage. Ils ont su me canaliser aussi quand c'était nécessaire. Je me sentais en confiance avec eux.
Ils tenaient leur cap et savaient ce qu'ils voulaient faire, ce qui était rassurant. Ils étaient comme un monstre à deux têtes, mais avec le même cerveau.

Qui est Raspaillès ?

Raspaillès veut être aimé de tous, quitte à ce que sa gendarmerie se transforme en camp de vacances. On sent qu'il confine à l'incompétence et qu'autour de lui, ça ne bosse pas des masses. Il se rêve romancier, même si son talent est limité. Il traîne un héritage familial, où les hommes sont gendarmes de père en fils. Lui n'est pas à sa place, mais il s'est forgé un monde parallèle où il se sent bien. C'est un type assez pur et naïf qui voit le mal nulle part.

Vous êtes-vous attaché à lui ?

Totalement ! J'ai adoré jouer ce personnage. C'est marrant, parce que l'année qui vient de s'écouler m'a offert des personnages dans la veine de Raspaillès. Mais le plus gentil d'entre tous, c'est lui, de loin !

Comment avez-vous trouvé son look et sa démarche ?

Nous avons travaillé son look avec Hugo et David en cherchant à ce qu'il soit dans le concret, juste dans sa fonction de lieutenant-colonel de la gendarmerie, le tout dans la jungle, ce qui en soi était assez précis. Sa moustache lui donne un petit côté désuet qui nous plaisait bien. Quant à sa démarche, je ne l'ai pas travaillée spécialement. En revanche, j'ai plutôt cherché une diction particulière. Je voulais qu'on sente que c'est quelqu'un de lettré, qui accorde de l'importance au choix de ses mots. Raspaillès rêve sa vie de gendarme et cherche à mettre du romanesque un peu partout.

Il a en commun avec les personnages de Vincent Dedienne et d'Alice Belaïdi un petit côté enfantin…

Raspaillès aime le fun et ne sait pas faire grand-chose. Il a tendance à se faire gronder, ce qui le rend enfantin, en effet.

Raspaillès est indissociable de sa brigade de gendarmes…

C'est sa famille. Il se prend un peu pour le père de ses brigadiers, comme le fait le personnage de Steve Carell dans *The Office*. Je pense que tout le monde est clairvoyant quant à son

incompétence, mais tous s'accordent à le trouver hyperattachant. Quant à la brigade d'acteurs que nous formions, elle fonctionnait très bien : nous nous sommes très bien entendus et sortions souvent ensemble le soir. Comme ces acteurs étaient réunionnais, ils m'ont fait découvrir des lieux et nous avons tissé des liens. Le fait que nous nous éclations ensemble se ressentait ensuite sur le plateau ; une vraie camaraderie nous reliait.

Vous partagez la plupart de vos scènes avec Catherine Deneuve. Ce n'est pas rien…
Tourner avec Catherine Deneuve, c'est comme tourner avec la France, soit soixante-sept millions d'habitants réunis en une seule personne ! Elle est aussi impressionnante qu'elle est cool, punk et encline à rire tout le temps. Nous nous sommes marrés H24. Elle part sur tous les délires. Je pouvais lui faire les mêmes blagues qu'à mes potes, elle était friande de mon humour et avait ce don de nous mettre tous à l'aise. J'ai savouré chaque seconde passée avec elle.

Était-ce aisé de jouer une séquence de massage avec elle ?
Ce n'est pas rien de masser Catherine Deneuve ! Je l'avais prévenue que je suis un très bon masseur. Je ne me suis donc pas privé de lui faire du bien aux épaules. Nous étions à l'aise et nous nous sommes amusés. Il faut juste savoir que cette scène a été beaucoup coupée, mais au tournage, on comprenait que Raspaillès avait tendance à masser toute son équipe. Cette idée-là ne figure plus au montage.

Comment avez-vous accordé vos rythmes respectifs, Catherine Deneuve et vous ?
Très facilement. Je n'ai pas l'impression que nous ayons dû nous adapter l'un à l'autre. Elle me laissait improviser parfois, et elle s'immisçait dans mes impros avec aisance. C'est une immense actrice. Avec elle, tout semble aisé et naturel. Elle a un point de vue très juste sur les choses, sur le rythme. On profitait tous de son savoir, et de temps en temps, on l'embarquait sur des trucs fun un peu actuels, ce qui semblait beaucoup l'amuser.

Qu'avez-vous appris à ses côtés ?
Catherine est toujours aux aguets. C'est quelque chose que nous avons en commun, mais qu'elle m'a donné envie d'aiguiser plus encore. Elle a un avis tranché et elle le partage, c'est une vraie collaboratrice sur un film, et c'est très inspirant à observer.

Vous êtes-vous préparé à tourner dans la jungle réunionnaise ?
Pas vraiment. Toute l'équipe s'est pris la jungle en pleine poire. Mais moi, j'étais plutôt épargné par les conditions rudes du tournage. Catherine Deneuve et moi avons plutôt bénéficié de la partie *sunshine* de l'aventure ! Il a dû pleuvoir une seule fois quand nous tournions tous les deux. Nous avions juste peur du moustique-tigre, mais l'adversité s'est limitée à cela.

Un pareil décor vous a-t-il placé dans un état d'esprit particulier ?
Bien sûr. Le décorum met dans un état d'alerte immédiat. J'ai adoré tourner à la Réunion. Nous nous sommes pris des gifles de beauté dans la figure ! Il pouvait faire beau, pleuvoir et grêler sur le même chemin. C'était dingue à observer !

LISTE ARTISTIQUE

CATHERINE DENEUVE ..... **CHANTAL DE BELLABRE**
VINCENT DEDIENNE ..... **ELIOTT**
ALICE BELAÏDI ..... **ALBERTINE**
JONATHAN COHEN ..... **RASPAILLES**

LISTE TECHNIQUE

RÉALISÉ PAR	HUGO BENAMOZIG ET DAVID CAVIGLIOLI
SCÉNARIO	HUGO BENAMOZIG ET DAVID CAVIGLIOLI
CHEF OPÉRATEUR	YANN MARITAUD
DIRECTION DE PRODUCTION	VINCENT LEFEUVRE
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR	ILAN COHEN
CHEF OPÉRATEUR SON	FRANÇOIS ABDELNOUR
CHEFFE MONTEUSE	AUDREY SIMONAUD
DÉCORS	ANNE-SOPHIE DELSERIES
COSTUMES	JUDITH DE LUZE
MAQUILLAGE	SARAH MESCOFF
MUSIQUE ORIGINALE	ULYSSE KLOTZ
RÉGIE GÉNÉRALE	PIERRE-AXEL VUILLAUME-PREZEAU
PRODUIT PAR	22H22 ET WY PRODUCTIONS
EN COPRODUCTION AVEC	APOLLO FILMS ET LES FILMS DU CRU
AVEC LE SOUTIEN DE	LA RÉGION RÉUNION
VENTES INTERNATIONALES	INDIE SALES

TERRIBLE JUNGLE

Top

TERRIBLE JUNGLE

© 2020 - 22H22 - WY PRODUCTIONS - APOLLO FILMS DISTRIBUTION - GAPBUSTERS - PRAESENS FILMS - LES FILMS DU CRU